

# Prologue

*Ma très chère maman,  
Si tu n'entends plus jamais parler de moi, c'est que je suis morte.  
J'ai peur. Cet endroit est effrayant. Il fait sombre et humide et ça sent très mauvais. Le moisi et le médicament, et je viens de voir un rat. Quelque part, une fille pleure. Comme si elle souffrait terriblement. Et quand je suis allée aux toilettes, il y avait du sang dans les W.-C. Tellement de sang que j'ai failli vomir.  
De l'extérieur, l'endroit n'avait pas l'air si mal ; en fait, ça ressemblait même à l'une de ces belles maisons où tu travailles. Tout en briques, sur deux étages, avec une cour plantée d'arbustes et de fleurs, et une vue sur un lac d'un bleu cristallin. Une jolie femme en tailleur élégant m'a accueillie à l'entrée et indiqué une porte latérale qui menait à la maternité, au sous-sol.  
En ce moment, je suis assise là toute seule, dans la salle d'attente, sur une chaise en bois dur, un bras passé sur mon gros, gros ventre. J'aimerais vraiment que tu sois là avec moi, mais je sais que si tu prenais un jour de congé, cet horrible couple dont tu nettoies l'immense maison te renverrait dans la seconde. Un jour, quand je serai devenue une actrice célèbre, tu*

*n'auras plus à travailler pour des gens comme ça. Si tout se passe comme je veux, non seulement tu n'auras plus jamais à travailler, mais Em et toi pourrez vivre avec mon bébé et moi dans notre manoir de Beverly Hills.*

*La fille pleure de plus en plus fort. On dirait qu'elle est en train de mourir ! Je veux me boucher les oreilles, mais quelqu'un appelle mon nom.*

*Une femme en uniforme blanc. Elle est grande et intimidante. Elle s'appelle « infirmière Bates ». Je le vois sur son badge. Elle m'a souri, alors elle est peut-être gentille.*

*Un cri aigu se mêle maintenant aux sanglots et quelqu'un vient de franchir la porte de la salle d'accouchement : une petite fille avec des boucles blondes qui lui descendent jusqu'à la taille, habillée d'une robe rose à froufrous. Elle a l'air d'avoir quelques années de plus qu'Em. Peut-être huit ou neuf ans. Et elle est si pâle qu'elle semble avoir croisé un fantôme. L'infirmière lui a hurlé de monter à l'étage. Mais la pauvre petite s'est précipitée dans les toilettes avant que je puisse l'en empêcher. Quand elle en est sortie, sa jolie robe était tout éclaboussée de vomi. Nos yeux se sont croisés, les siens écarquillés de terreur, puis elle a monté l'escalier en courant aussi vite que ses pieds pouvaient la porter.*

*Une voix aiguë retentit en haut de l'escalier.*

*— Te voilà, vilaine enfant ! Je t'ai cherchée partout !*

*Tu n'aurais JAMAIS dû descendre !*

*Je reconnais cette voix. C'est la femme qui m'a accueillie à la porte d'entrée. Elle a l'air très en colère. Je ne vois ni n'entends plus la petite fille effrayée.*

*Oh, Seigneur ! J'espère qu'elle n'aura pas d'ennuis.*

*Entre-temps, les sanglots se sont tus. La fille avant moi a dû accoucher. Maintenant, c'est mon tour. Je panique. Et pas qu'un peu.*

*Je porte le beau collier avec la petite croix en or que tu m'as donné. J'espère qu'il me portera chance. Que ça ne fera pas trop mal et qu'il n'y aura pas de complications.*

*Devine quoi ! Le bébé vient de donner un coup de pied et je ressens un picotement d'excitation. J'ai hâte d'accoucher et de tenir ma petite fille dans mes bras. Et j'ai hâte qu'Em et toi la rencontriez.*

*Désolée, je dois y aller. L'infirmière Bates me fait les gros yeux. Je vais lui remettre cette lettre et lui demander de te l'envoyer. J'espère que je peux avoir confiance en elle.*

*Juste une dernière chose... si quoi que ce soit nous arrive, à mon bébé ou à moi, promets-moi de ne jamais oublier l'homme qui m'a forcée à venir dans cet horrible endroit.*

*Et de ne JAMAIS lui pardonner.*

*Il doit payer.*

*À toi, toujours,*

*Ta fille qui t'aime*

# 1

## Ava

*Maintenant*

**O**n dit que les femmes enceintes rayonnent. Pas moi.  
Je suis déboussolée.

Découragée.

Échevelée.

Je me déplace avec des béquilles. Mon obstétricien me les a prescrites il y a un mois, pour favoriser ma mobilité, mais je n'ai toujours pas pris le pli. Je les manie maladroitement, pas douloureux après pas, tandis que je clopine dans le Starbucks – celui situé près de UCLA, l'une des universités les plus prestigieuses de Californie.

Pendant que je fais la queue en attendant de passer une commande, les larmes menacent de couler quand une douleur paralysante me frappe de deux côtés : un élanement dans le bas du dos, suivi d'un coup de poignard dans l'aîne. Je gémiss silencieusement. Il n'y a que deux personnes devant moi, pourtant arriver jusqu'au comptoir ressemble à un marathon.

Enfin, c'est mon tour. La serveuse aux cheveux hérissés, probablement une étudiante, semble consternée par mon état lamentable. Mon visage froissé et mon corps déformé, sans parler de ma pâleur et des poches sous mes yeux.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demande-t-elle d'une voix où elle s'efforce d'insuffler des intonations joyeuses.

Toujours la même chose. Un petit *frappuccino* moka glacé décaféiné avec du lait d'amande, sans crème fouettée. Tandis que je paie avec ma carte de crédit, une nouvelle douleur, semblable à un coup de poignard, me vrille les hanches. Et me plie presque en deux.

La serveuse prend un air affolé et une voix me parvient derrière moi.

— Tout va bien ?

En vérité, j'ai envie de me recroqueviller au sol et de mourir, au lieu de quoi, je pivote la tête pour découvrir une jeune femme sublime d'à peu près ma taille, en tenue de yoga chic, lunettes de soleil et casquette de base-ball qui retient sa longue queue-de-cheval blond platine.

— Oui, ça va, je réussis à répondre.

En effet, la douleur s'estompe. Mon café arrive et je tâtonne pour attraper la tasse, gênée par les béquilles, au point que je peux à peine marcher.

— Tenez... s'il vous plaît, laissez-moi vous aider, dit la blonde.

— M... Merci, je balbutie, reconnaissante qu'il y ait encore des bons Samaritains dans ce monde égocentrique.

Elle attrape le gobelet en plastique sur le comptoir pendant que j'ajuste les béquilles sous mes aisselles. Mon fichu sac à dos n'arrête pas de glisser de mes épaules et de me gêner. Frustrée, je jure tout bas. De sa main libre, la femme rajuste prestement le sac sur mes épaules.

— Merci, je répète, d'une voix plus petite, plus contrite encore.

— Vous ne devriez pas porter un sac aussi lourd, me gronde-t-elle gentiment. C'est très mauvais dans votre état et ça pourrait provoquer des déchirures de ligaments.

Pile ce dont j'ai besoin... une autre plaie physique invalidante. Cette grossesse n'est-elle donc pas un châtement suffisant en soi ? Je suis convaincue que je paie pour mon péché... le terrible secret que j'emporterai dans ma tombe.

Tout en hochant la tête, je le refoule dans un coin de mon esprit et balaie des yeux le café. Mes épaules s'affaissent. Pratiquement toutes les tables et tous les sièges sont occupés par ces étudiants, vous savez, ceux qui proclament par leur attitude qu'ils ont le droit de rester assis là toute la journée si ça leur chante, et qui considèrent Starbucks comme une extension de leur minuscule chambre d'étudiant.

— Venez, j'ai une place libre à ma table, me dit la femme. Vous pouvez vous asseoir avec moi.

— Ça ne vous dérange pas ?

— Non, pas du tout. Si vous n'avez rien contre, de votre côté, je vais me dépêcher d'aller vous la réserver avant qu'un de ces étudiants la chipe.

Mon café à la main, elle accélère le pas, ouvrant la voie de ses longues et gracieuses enjambées. Elle se déplace comme un top model. Elle en est peut-être un, d'ailleurs, vu sa haute taille, sa minceur athlétique et ses traits patriens. À moins qu'elle soit professeure de yoga ou de Pilates. Derrière elle, je me dandine sur mes béquilles. C'était quand, la dernière fois que mon pas a été aussi assuré et léger ? Lorsque j'arrive à la table, elle pose mon *frappuccino* et tire la chaise inoccupée suffisamment loin de la table pour que je puisse loger mon ventre monstrueux. Étant donné la difficulté de cette grossesse, j'ai parfois dans l'idée que c'est un monstre, et non un bébé, qui grandit en moi. Dans l'un de mes cauchemars, j'ai rêvé que je donnais naissance au rejeton de Mme Hulk, dont la taille et la force me déchiraient quasiment en deux.

Lentement, je m'abaisse sur la chaise en bois dur, pose les béquilles contre la table à côté de moi, tandis que la jeune femme s'assied gracieusement en face.

J'aspire une gorgée de ma boisson glacée avec la paille.

— Merci de me laisser m'asseoir ici. J'apprécie beaucoup. Je m'appelle Ava, au fait.

— Marley... tout le plaisir est pour moi. L'accouchement est prévu pour quand ?

Elle boit une gorgée de sa boisson, un smoothie couleur épinard qui a l'air tout à fait sain, déjà posé sur la table.

— Pas assez tôt, je réponds avec un rire léger.

Inclinant la tête, elle me regarde en attendant que je lui en dise plus.

— Dans trois mois. Le 6 juin. Je vais subir une césarienne.

— C'est courant chez les femmes dans votre situation... avec des DPC, dit-elle.

Il semble qu'elle sait de quoi elle parle. DPC est l'abréviation pour « douleur de la ceinture pelvienne ». Il s'agit d'une affection principalement associée à la grossesse, où les articulations de la région pelvienne deviennent raides et enflammées. La plupart des femmes ont des symptômes gérables, mais les miens sont extrêmes et touchent tout le bas du torse ainsi que les jambes. En plus d'être à peine capable de marcher, j'ai toutes les peines du monde à m'asseoir, monter un escalier, dormir et m'habiller. Je redoute d'aller aux toilettes et pour ce qui est des relations sexuelles, autant dire que c'est hors de question. Dans les très mauvais jours, je ressens la douleur partout à la fois. Parfois, c'est tellement atroce que j'ai envie de mourir.

— Comment savez-vous ça ? Vous avez souffert de DPC, vous aussi ?

Elle tripote un médaillon en argent qui effleure ses clavicles. La chaîne en perles me rappelle un chapelet et je me demande si, à un moment donné, elle soutenait une croix.

— Non, je n'ai jamais été enceinte.

— Croyez-moi, je ne le souhaite pas à ma pire ennemie. C'est tellement handicapant que je dois utiliser des béquilles pour marcher, et mon médecin vient de m'apprendre que je vais devoir rester allongée jusqu'à la naissance du bébé.

Un autre échec majeur. J'ai pleuré quand il m'a annoncé la nouvelle.

— Prééclampsie ?

Une fois de plus, je suis médusée.

— Comment vous savez ?

— J'ai deviné, mais je connais bien ce problème. Il survient lorsque les femmes enceintes ont une tension artérielle élevée et trop de protéines dans leurs urines. Ça peut aller de léger à sévère.

— Ma tension artérielle était hyper-haute.

Vu la façon dont ma grossesse s'est déroulée, comment voulez-vous que ça me surprenne ?

— Je vous conseille vivement d'écouter votre médecin. Ce problème peut entraîner des crises d'épilepsie potentiellement mortelles pour la mère et l'enfant.

— C'est exactement ce qu'il m'a dit.

Je suis impressionnée par ses connaissances prénatales. Exerce-t-elle une profession médicale ? Infirmière en maternité ? Elle a l'air trop jeune pour être médecin.

Avant que je puisse lui poser la question, elle change de sujet.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Un sourire revient sur mon visage.

— Une fille... Isa. On va lui donner le nom de la mère de mon mari.

Je n'entre pas dans les détails sur la mère en question. Qui elle était. Ou qui est mon mari.

Elle jette un coup d'œil à ma bague de fiançailles, cinq carats étincelants.

— Votre mari doit être fou de joie.

Je hausse les épaules, remarquant qu'elle ne porte pas de bague.

— Je n'en suis pas sûre. Pour être tout à fait honnête, cette grossesse a été aussi difficile pour lui que pour moi. Peut-être plus, même.

Je joue avec le gros, très gros diamant et l'anneau assorti, serti de diamants, à mon doigt gonflé. Il bouge à peine à cause de la rétention d'eau. On appelle ça un œdème, apparemment.

Marley remarque mes doigts enflés. On dirait des bâtonnets de poisson. Laisant tomber le sujet de mon mari, elle sirote sa boisson verte et dit :

— Vous devriez enlever vos bagues tant que vous le pouvez. C'est mauvais pour la circulation.

— Vous avez raison. Je le ferai dès que je rentrerai à la maison.

Ma compagne de table semble satisfaite.

— C'est mieux que de devoir les couper quand il est trop tard... ou perdre un doigt. Je connais quelqu'un à qui c'est arrivé.

Je frémis à cette idée. Je redoute les couteaux depuis toujours. J'ai dû vivre une expérience traumatisante dans mon enfance, mais je ne m'en souviens pas. Je suis terrifiée à la perspective de ma césarienne. Je redoute de passer sous le scalpel. Et si le médecin se trompait ? Que je perde mon bébé ou que je me vide de mon sang ? Ou les deux ? Je chasse ces horribles pensées lorsque je sens un coup dans mon abdomen et porte la main à mon ventre gonflé.

Quelque chose entre le sourire et la grimace étire mes lèvres.

— Vous vous sentez bien ? demande Marley.

— Oui. Le bébé vient de donner un coup de pied.

Un rare moment de joie.

Le visage de Marley s'illumine.

— Ça vous dérangerait si j'essayais de la sentir ?

— Pas du tout... venez donc.

Débordante d'excitation, Marley repousse sa chaise et contourne la table. J'ôte la main de mon ventre, pour laisser de la place à la sienne, et je la repose par-dessus. La main de cette femme est fine et aussi belle que le reste de son corps, sa peau douce et chaude.

— Vous la sentez ?

Un autre coup de pied !

— Oui ! Ça va être une battante ! La plupart des femmes tueraient pour une petite fille comme elle.

Sa main s'attarde sur mon ventre comme si elle rechignait à l'enlever. Je ressens un lien viscéral avec cette femme. Cette parfaite inconnue. Comme si le destin l'avait fait entrer dans ma vie pour nous réunir.

Un autre coup de pied, bien fort, puis Marley retourne s'asseoir.

Des larmes inattendues me montent aux yeux, qui commencent à couler sur mes joues au clignement de paupières suivant. Le début d'une autre de mes nombreuses crises de larmes.

L'embarras me submerge.

— Ces derniers temps, j'ai l'impression de passer mon temps à pleurer. Je suis désolée.

— Ne le soyez pas. Tenez...

Elle me tend sa serviette en papier inutilisée. Je l'accepte avec reconnaissance et me tamponne le visage.

— Merci, je souffle d'une voix tremblotante. Je suis désolée de vous déballer tous mes problèmes. Je suis une véritable épave émotionnelle.

Elle m'adresse un sourire compatissant.

— Ma belle, vous n'avez aucune raison de vous excuser. C'est un mal nécessaire. Ça vient avec la grossesse. Elle fait des ravages dans les hormones. En plus, vous souffrez de DPC, d'œdème et maintenant de prééclampsie.

Mes larmes se calmant, je réussis à demander :

— Comment en savez-vous autant sur la grossesse ?

— De formation, je suis spécialiste des soins aux nouveau-nés. Plus précisément, je suis une nounou de nuit, spécialisée dans l'aide aux jeunes mères : je m'occupe de leurs nouveau-nés la nuit, afin qu'elles puissent se reposer et se remettre sur pied.

Elle fouille dans son sac et me tend une carte de visite.

— Infirmière Marley Manners, lis-je en la portant à mes yeux. Certifiée NCS.

Sous son nom, ses coordonnées – son numéro de portable et son adresse électronique – ainsi que son site internet. J'étudie les informations comme si je voulais les mémoriser.

— Je peux vous fournir d'excellentes références si vous souhaitez vérifier mes compétences. Tout le monde vous dira que je voue un véritable amour aux bébés, que j'offre une qualité de soins exceptionnelle et que je suis animée du désir sincère d'aider les nouveaux parents. Votre état de santé peut s'aggraver après votre césarienne et vous ne serez peut-être pas en mesure de faire face aux exigences d'un nouveau-né.

Soit parce que j'ai beaucoup souffert, soit parce que j'évolue dans une sorte de brouillard cérébral, je n'ai pas beaucoup pensé à ce qui se passera après l'accouchement. Surtout à la manière dont je gérerai un enfant à la maison,

un petit être qui fera partie de notre vie. Les choses peuvent-elles encore empirer ?

Le regard de Marley reste fixé sur moi tandis que je range sa carte dans mon portefeuille. Nous finissons nos verres et je dis :

— Bon, je vais devoir y aller.

— J'espère que vous n'avez pas conduit jusqu'ici dans votre état.

Je lâche un rire triste.

— Je peux à peine entrer et sortir d'une voiture, alors tenir un volant... dis-je en étreignant mon énorme ventre pour faire valoir mon point de vue. J'ai pris un Uber.

— Votre mari vient vous récupérer ?

— Il ne peut pas. Il est à New York en voyage d'affaires. L'un de ses nombreux déplacements.

Je prends plusieurs lentes et longues inspirations qui soulèvent mes épaules.

— Je vais appeler un autre Uber.

— Pourquoi ne me laissez-vous pas vous ramener chez vous ?

— Vous êtes sûre que ça ne vous dérange pas ? Vous avez déjà été très gentille et je ne veux surtout pas vous faire perdre votre temps.

— Aucun problème. Où habitez-vous ?

— Hollywood Hills.

— Super. C'est sur mon chemin.

Cinq minutes plus tard, nous sommes dans sa spacieuse Subaru quatre portes, en direction de Sunset Boulevard. Nous passons devant la belle maison rose où mon mari a grandi. Michael Bubl  joue sur la stéréo. *Forever Now*, une chanson qu'il a écrite, inspirée par l'amour qu'il porte   ses enfants.

  un stop, Marley me dit :

— Vous saviez que les bébés capricieux adorent Bubl  ? Sa voix apaisante les calme.

— Vraiment ?

— Oui. Parfois, il m'est arrivé de les emmener en voiture en leur faisant écouter du Bubl  parce que rien d'autre ne fonctionnait.

Un autre morceau de Bubl  commence justement et je n'ai même pas le temps de me rendre compte du temps qui passe que nous remontons la route sinueuse qui mène   notre maison. Le crooner a dû m'endormir. Ai-je donné notre adresse   Marley ?   travers le brouillard de ma grossesse, franchement, je ne m'en souviens pas.

Notre maison se trouve tout en haut. Lorsqu'elle atteint l'énorme portail   l'extérieur, je lui donne le code de sécurité, chose que je regrette dès qu'elle le tape. J'aurais dû lui demander d'actionner l'interphone et laisser notre gouvernante nous ouvrir. Mais bon. Ce qui est fait est fait. De plus, elle n'a pas l'air d'un intrus armé. Une fois le portail ouvert, elle me conduit jusqu'  l'entrée de la vaste résidence contemporaine. Un chef-d'œuvre d'architecture en verre et b ton.

— Votre maison est magnifique, commente-t-elle, admirative. Avez-vous besoin d'aide pour sortir ?

Bien que raide, courbatur e et groggy par le trajet, je lui assure que c'est bon. Elle m'assiste quand même et récupère mes béquilles sur la banquette arrière.

— Merci beaucoup de m'avoir raccompagn e, lui dis-je avant de me diriger en boitillant vers la porte d'entrée.

Elle sourit.

— Prenez soin de vous, Ava. Et appelez-moi si besoin. Vous avez ma carte.